

TOCQUEVILLE, Alexis de, *Oeuvres complètes. T.5, Voyages en Sicile et aux États-Unis*, texte établi, annoté et préfacé par J.-P. Mayer, 2e éd., s.l., Gallimard, 1957, 389 p. [TÉMOIGNAGE DE 1831]

Alexis-Charles-Henri Clérel de Tocqueville est né à Paris en 1805. Il fait des études de droit à la suite desquelles il est nommé, en 1827, juge-auditeur à Versailles où il rencontre celui qui deviendra son ami, Gustave de Beaumont. Tous deux, en 1830, apprennent qu'ils iront aux États-Unis avec la mission d'étudier le système pénitentiaire. C'est ainsi qu'ils séjournent en Amérique entre 1831 et 1832. Tocqueville meurt en 1859 après avoir publié plusieurs ouvrages. Dans les années qui suivent son décès (1860-1865), Beaumont se charge de préparer la première édition des *Oeuvres complètes* de Tocqueville.

Nous avons puisé les passages dans le tome cinquième de ces œuvres, éditées par J.-P. Mayer à partir de la copie manuscrite. Mayer s'inspira, pour compléter son édition, des riches notes qu'il trouva dans des éditions antérieures du voyage de Tocqueville. Il puisa dans celle de Beaumont, le compagnon de voyage de Tocqueville, et dans celle de George Wilson Pierson, publiée en 1938, qui relate le voyage de Tocqueville et de Beaumont en Amérique jour par jour.¹

Tocqueville et Beaumont passèrent une quinzaine de jours au Bas-Canada (du 24 août au 2 septembre 1831). Les premières journées furent réservées à entrer en contact avec des Canadiens par le biais d'un questionnaire, étape visant à établir une documentation sur le Bas-Canada. Le questionnaire regroupait diverses questions concernant la situation ethnique, politique, sociale et religieuse. Ces journées furent également consacrées à la visite des lieux publics mentionnés par les interlocuteurs canadiens. Les dernières journées furent réservées à diverses excursions à la campagne et chez les Indiens pour vérifier la véracité des informations recueillies lors de l'enquête. Les résultats sont livrés sous la forme d'une conversation. Il faut comprendre que c'est un dialogue artificiellement reconstitué.²

« Conversation avec des *Canadiens* (commerçant avec les Indiens).

Le 7 août [1831] au soir, me promenant sur le rivage de Mackinac, j'arrivai à un bivouac de Canadiens. Je m'assis à leur feu et j'eus avec leur chef la conversation suivante. *³ (Je n'ai pris dans cette conversation que ce qui s'accordait avec toutes les notions que j'avais déjà reçues) : *

[...]

D. -- Est-il vrai que les Indiens aiment les Français?

¹ PIERSON, George Wilson, *Tocqueville and Beaumont in America*, New-York, 1938.

² Larousse 1866; TOCQUEVILLE, *Oeuvres complètes...*, pp. 13-28; BOUTHILLIER et MEYNAUD, *Le choc des langues au Québec 1760-1970*, p. 139.

³ Nous n'avons pas trouvé la signification de ce symbole qui apparaît assez souvent dans le texte.

R. -- Oui, Monsieur. Extrêmement. Ils ne consentent à parler que le français. Dans les déserts les plus éloignés la qualité de Français est la meilleure recommandation près d'eux. Ils se rappellent toujours nos bons traitements lorsque nous étions maîtres du Canada. D'ailleurs beaucoup d'entre nous leur sont alliés et vivent presque comme eux. » (p. 75)

« * Conversation avec Mr. Quiblier⁴, supérieur du Séminaire de Montréal.

Mr. Quiblier nous a paru un ecclésiastique aimable et éclairé (24 août 1831). C'est un Français venu de France il y a quelques années (1).

LUI. -- Je ne crois pas qu'il y ait un peuple plus heureux au monde que le peuple canadien. Il a des mœurs très douces, point de dissensions civiles ni religieuses et ne paie aucun impôt. » (p. 77)

« 27 août 1831. Conversation avec Mr. Neilson⁵ (2).

Mr. Neilson est Ecossais. Né dans le Canada, allié à des Canadiens, il parle le français avec autant de facilité que sa langue. [...]

[...]

D. -- Pensez-vous que la race française parvienne jamais à se débarrasser de la race anglaise? (Cette question fut faite avec précaution, attendu la naissance de l'interlocuteur).

R. -- Non. Je crois que les deux races vivront et se mêleront sur le même sol et que l'anglais restera la langue officielle des affaires. * L'Amérique du Nord sera anglaise, la fortune a prononcé. * Mais la race française du Canada ne disparaîtra pas. L'amalgame n'est pas aussi difficile à faire que vous le pensez. Ce qui maintient surtout votre langue ici, c'est *le clergé*. Le clergé forme la seule classe *éclairée* et *intellectuelle* qui ait besoin de parler français et qui le parle avec pureté. *

D. -- Quel est le caractère du paysan canadien?

R. -- C'est à mon avis une race admirable. Le paysan canadien est simple dans ses goûts, très tendre dans ses affections de famille, très pur dans ses mœurs, remarquablement *sociable*, * poli dans ses manières; avec cela très propre à résister à l'oppression, indépendant et guerrier,

⁴ Il s'agit de Joseph-Vincent Quiblier, né en France en 1796 et ordonné prêtre en 1819. En 1824, il entre chez les Sulpiciens et, en 1825, il est envoyé au Canada. Il sera professeur de philosophie au petit séminaire de Montréal de 1825 à 1828, directeur de cet établissement de 1828 à 1830, puis supérieur des Sulpiciens du Canada de 1831 à 1846. (cf. ALLAIRE, *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*, t. 4, p. 47)

⁵ Il s'agit de l'imprimeur, libraire et homme politique John Neilson. Au moment du séjour de Tocqueville au Canada, il était député à l'Assemblée législative du Bas-Canada. (cf. VEYRON, *Dictionnaire canadien des noms propres*, p. 461)

nourri dans l'esprit d'égalité. * L'opinion publique a ici une force incroyable. Il n'y a pas d'autorité dans les villages, cependant l'ordre public s'y maintient mieux que dans aucun autre pays du monde. Un homme commet-il une faute, on s'éloigne de lui, il faut qu'il quitte le village. Un vol est-il commis, on ne dénonce pas le coupable, mais il est déshonoré et obligé de fuir. On n'a pas vu d'exécution capitale au Canada depuis dix ans. Les enfants naturels sont une chose à peu près inconnue dans nos campagnes.

* Je me rappelle la conversation de XX (j'ai oublié le nom); depuis deux cents ans on n'en avait pas vu un seul; il y a dix ans un Anglais étant venu s'y établir, séduisit une fille; le scandale fut affreux. *

Le Canadien est tendrement attaché au sol qui l'a vu naître, à son clocher, à sa famille. C'est ce qui fait qu'il est si difficile de l'engager à aller chercher fortune ailleurs. De plus, comme je le disais, il est éminemment *social*; les réunions amicales, l'office divin en commun, l'assemblée à la porte de l'église, voilà ses seuls plaisirs. Le Canadien est profondément religieux, il paie la dîme sans répugnance. Chacun pourrait s'en dispenser en se déclarant protestant, on n'a point encore d'exemple d'un pareil fait. Le clergé ne forme ici qu'un corps compact avec le peuple. Il partage ses idées, il entre dans ses intérêts politiques, il lutte avec lui contre le pouvoir. Sorti de lui, il n'existe que pour lui. On l'accuse ici d'être *démagogue*. Je n'ai pas entendu dire qu'on fit le même reproche aux prêtres catholiques en Europe. Le fait est qu'il est libéral, éclairé et cependant profondément croyant, ses mœurs sont exemplaires. * Je suis une preuve de sa tolérance : protestant, j'ai été nommé dix fois par des catholiques à notre Chambre des Communes et jamais je n'ai entendu dire que le moindre préjugé de religion ait été mis en avant contre moi par qui que ce soit. Les prêtres français qui nous arrivent d'Europe, semblables aux nôtres pour leurs mœurs, leur sont absolument différents pour la tendance politique. *

Je vous ai dit que parmi les paysans canadiens il existait un grand esprit de sociabilité. Cet esprit les porte à s'entraider les uns les autres dans toutes les circonstances critiques. Un malheur arrive-t-il au champ de l'un d'eux, la commune tout entière se met ordinairement en mouvement pour le réparer. Dernièrement la grange de XX vint à être frappée du tonnerre : cinq jours après elle était rebâtie par les voisins sans frais. » (pp. 80-82)

[27 août 1831] « Nous allâmes voir avec Mr. Neilson le village de Lorette à trois lieues de Québec, fondé par les jésuites. Mr. Neilson nous montra l'ancienne église fondée par les jésuites et nous dit : La mémoire des jésuites est adorée ici. Les maisons des Indiens étaient fort propres. Eux-mêmes parlaient le français et avaient une apparence presque européenne bien que leur costume fût différent. Presque tous sont de sang mêlé. Je m'étonnais de ne pas les voir cultiver la terre. Bah! me dit Mr. Neilson, ce sont des gentilshommes que ces Hurons-là, ils croiraient se déshonorer en travaillant. Gratter la terre comme des bœufs, disent-ils, cela ne convient qu'à des Français ou des Anglais. Ils vivent encore de la chasse et des petits ouvrages que font leurs femmes. » (p. 84)

« CANADA.

25 août 1831 (3).

Apparence extérieure : Le Canada est sans comparaison la portion de l'Amérique jusqu'ici visitée par nous, qui a le plus d'analogie avec l'Europe et surtout la France. Les bords du fleuve Saint-Laurent sont parfaitement cultivés et couverts de maisons et de villages, en tout semblables aux nôtres. Toutes les traces de la *wilderness* ont disparu; des champs cultivés, des clochers, une population aussi nombreuse que dans nos provinces l'a remplacée.

Les villes, et en particulier Montréal (nous n'avons pas encore vu Québec) ont une ressemblance frappante avec nos villes de province. Le fond de la population et l'immense majorité est partout française. Mais il est facile de voir que les Français sont le peuple vaincu. Les classes riches appartiennent pour la plupart à la race anglaise. Bien que le français soit la langue presque universellement parlée, la plupart des journaux, les affiches, et jusqu'aux enseignes des marchands français sont en anglais. Les entreprises commerciales sont presque toutes en leurs mains. C'est véritablement la classe dirigeante au Canada. Je doute qu'il en soit longtemps ainsi. Le clergé et une grande partie des classes non pas riches, mais éclairées, est français, ils commencent à sentir vivement leur position secondaire. Les journaux français que j'ai lus font contre les Anglais une opposition constante et animée. Jusqu'à présent le peuple ayant peu de besoins et de passions intellectuelles et menant une vie matérielle fort douce, n'a que très imparfaitement entrevu sa position de nation conquise et n'a fourni qu'un faible point d'appui aux classes éclairées. Mais depuis quelques années, la Chambre des Communes, presque toute canadienne, a pris des mesures pour répandre à profusion l'instruction. Tout annonce que la

nouvelle génération sera différente de la génération actuelle, et si d'ici à quelques années, la race anglaise n'augmente pas prodigieusement par les émigrations et ne parvient pas à *parquer* les Français dans l'espace qu'ils occupent aujourd'hui, les deux peuples se trouveront en présence. Je ne puis croire qu'ils se fondent jamais, ni qu'il puisse exister une union indissoluble entre eux. J'espère encore que les Français, en dépit de la conquête, arriveront un jour à former à eux seuls un bel empire dans le Nouveau Monde, plus éclairés peut-être, plus moraux et plus heureux que leurs pères. Pour le moment actuel, cette division entre les races est singulièrement favorable à la domination de l'Angleterre.

27 août 1831.

* Le pays entre Montréal et Québec a l'apparence d'être aussi peuplé que nos belles provinces d'Europe. De plus, le fleuve est magnifique. Québec est dans une position très pittoresque, entouré de campagnes riches et fertiles. Je n'ai jamais vu en Europe de tableau plus animé que celui que présentent les environs de Québec. *

Toute (4) la population ouvrière de Québec est française. On n'entend parler que du français dans les rues. Cependant, toutes les enseignes sont anglaises; il n'y a que deux théâtres qui sont anglais. L'intérieur de la ville est laid, mais n'a aucune analogie avec les villes américaines. Il ressemble d'une manière frappante à l'intérieur de la plupart de nos villes de province.

* Les villages que nous avons vus aux environs ressemblent extraordinairement à nos beaux villages. On n'y parle que le français. La population y paraît heureuse et aisée. Le sang y est remarquablement plus beau qu'aux États-Unis. La race y est forte, les femmes n'ont pas cet air délicat et maladif qui caractérise la plupart des Américaines.

[...]

J'ai (5) été aujourd'hui au cabinet de lecture. Presque tous les journaux imprimés au Canada sont en anglais. Ils ont la dimension à peu près de ceux de Londres. Je ne les ai point encore lus. Il paraît à Québec un journal appelé la *Gazette*, semi-anglais, semi-français; et un journal absolument français appelé *le Canadien*. Ces journaux ont à peu près la dimension de nos journaux français. J'en ai lu avec soin plusieurs numéros : ils font une opposition violente au gouvernement et même à tout ce qui est anglais. Le *Canadien* a pour épigraphe : *notre Religion, notre langue, nos lois*. Il est difficile d'être plus franc. Le contenu répond au titre. Tout ce qui peut enflammer les grandes et les petites passions populaires contre les Anglais est relevé avec

soin dans ce journal. J'ai vu un article dans lequel on disait que le Canada ne serait jamais heureux jusqu'à ce qu'il eût une administration canadienne de naissance, de principe, d'idées, de préjugés même, et que si le Canada échappait à l'Angleterre, ce ne serait pas pour devenir anglais. Dans ce même journal se trouvaient des pièces de vers français assez jolis. On y rendait compte de distributions de prix où les élèves avaient joué *Athalie*, *Zaïre*, *la Mort de César*. En général le style de ce journal est commun, mêlé d'anglicismes et de tournures étranges. Il ressemble beaucoup aux journaux publiés dans le canton de Vaud en Suisse. Je n'ai encore vu dans le Canada aucun homme de talent, ni lu une production qui en fit preuve. Celui qui doit remuer la population française, et la lever contre les Anglais n'est pas encore né.

* Les Anglais et les Français se fondent si peu que les seconds gardent exclusivement le nom de *Canadiens*, les autres continuant à s'appeler Anglais. *

Visite à l'un des tribunaux civils de Québec (6).

Nous entrâmes dans une salle spacieuse remplie de gradins sur lesquels se tenait une foule dont toutes les apparences étaient françaises. Au fond de la salle étaient peintes en grand les armes britanniques. Au dessous de ce tableau était placé le juge en robe et en rabat. Devant lui étaient rangés les avocats.

Au moment où nous parvînmes dans cette salle, on plaidait une affaire de diffamation. Il s'agissait de faire condamner à l'amende un homme qui avait traité un autre de pendard et de crasseux. L'avocat plaidait en anglais. Pendard, disait-il en prononçant le mot avec un accent tout britannique, signifie un homme qui a été pendu. Non, reprenait gravement le juge, mais qui mérite de l'être. A cette parole l'avocat du défenseur se levait avec indignation et plaidait sa cause en français, son adversaire lui répondait en anglais. On s'échauffait de part et d'autre dans les deux langues sans se comprendre sans doute parfaitement. L'Anglais s'efforçait de temps en temps d'exprimer ses idées en français pour suivre de plus près son adversaire; ainsi faisait aussi parfois celui-ci. Le juge s'efforçait tantôt en français, tantôt en anglais, de remettre l'ordre. Et l'huissier criait : – Silence! en donnant alternativement à ce mot la prononciation anglaise et française. Le calme rétabli, on produisit des témoins. Les uns baisèrent le Christ d'argent qui couvrait la Bible, et jurèrent en français de dire la vérité, les autres firent en anglais le même serment et baisèrent en leur qualité de protestants l'autre côté de la Bible qui était tout uni. On cita ensuite la coutume de Normandie, on s'appuya de Denisart (7), et on fit mention des arrêts du Parlement de Paris et des statuts du règne de George III. Après quoi le juge : Attendu que le mot

crasseux emporte l'idée d'un homme sans moralité, sans conduite et sans honneur, condamne le défenseur à dix louis ou dix livres sterling d'amende.

Les avocats que je vis là, et qu'on dit des meilleurs de Québec ne firent preuve de talent ni dans le fond des choses ni dans la manière de les dire. Ils manquent particulièrement de distinction, parlent français avec l'accent normand des classes moyennes. Leur style est vulgaire et mêlé d'*étrangetés* et de locutions anglaises. Ils disent qu'un homme est *chargé* de dix louis pour dire qu'on lui demande dix louis. -- Entrez dans la boîte, crient-ils au témoin pour lui indiquer de se placer dans le banc où il doit déposer.

L'ensemble du tableau a quelque chose de bizarre, d'incohérent, de burlesque même. Le fond de l'impression qu'il faisait naître était cependant triste. Je n'ai jamais été plus convaincu qu'en sortant de là que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple c'est d'être conquis.

28 août 1831.

M. Neilson est venu nous chercher aujourd'hui pour nous mener voir le pays. (Quant à M. Neilson, son caractère et sa position, voyez la conversation (8).) Le résultat de cette promenade a été on ne saurait plus favorable à la population canadienne. Nous avons trouvé des terres bien cultivées, des maisons qui respirent l'aisance. Nous sommes entrés dans plusieurs. La grande salle est garnie de lits excellents, les murs sont peints en blanc. Les meubles très propres. Un petit miroir, une croix ou quelques gravures représentant des sujets de l'Écriture Sainte complètent l'ensemble. Le paysan est fort, bien constitué, bien vêtu. Son abord a la cordialité franche qui manque à l'Américain; il est poli sans servilité et vous reçoit sur le pied de l'égalité mais avec prévenance. Ceux mêmes chez lesquels nous avons été avaient dans leurs manières quelque chose de distingué qui nous a frappés. * (Il est vrai qu'on nous conduisit chez les premières familles du village.) * Au total, cette race d'hommes nous a paru inférieure aux Américains en lumières, mais supérieure quant aux qualités de cœur. * On ne sent ici en aucune façon cet esprit *mercantile* qui paraît dans toutes les actions comme dans tous les discours de l'Américain. * La raison des Canadiens est peu cultivée, mais elle est simple et droite, ils ont incontestablement moins d'idées que leurs voisins, mais leur sensibilité paraît plus développée; ils ont une vie de cœur, les autres de tête. » (pp. 210-214)

[29 août 1831] « Il existe déjà à Québec une classe d'hommes qui forme la transition entre le Français et l'Anglais : ce sont des Anglais alliés à des Canadiens, des Anglais mécontents

de l'administration, des Français en place. Cette classe est représentée dans la presse périodique par la *Gazette de Québec*, mélange de français et d'anglais, dans les assemblées politiques par M. Neilson et probablement plusieurs autres que nous ne connaissons pas. C'est elle que je crains le plus pour le sort futur de la population canadienne. Elle n'excite ni sa jalousie, ni ses passions. Au contraire elle est plus canadienne qu'anglaise d'intérêt parce qu'elle fait de l'opposition au gouvernement. Au fond, cependant, elle est anglaise de mœurs, d'idées, de langue. Si elle prenait jamais la place des hautes classes et des classes éclairées parmi les Canadiens, la nationalité de ceux-ci serait perdue sans retour. Ils végéteraient comme les Bas-Bretons en France. Heureusement la religion met un obstacle aux mariages entre les deux races, et crée dans le clergé une classe éclairée qui a intérêt à parler français et à se nourrir de la littérature et des idées françaises.

[...]

Comme le Français, le paysan canadien a l'esprit gai et vif, il y {a}⁶ presque toujours quelque chose de piquant dans ses réparties. Je demandais un jour à un cultivateur pourquoi les Canadiens se laissaient resserrer dans des champs étroits, tandis qu'ils pouvaient trouver à vingt lieues de chez eux des terres fertiles et incultes. -- Pourquoi, me répondit-il, aimez-vous mieux votre femme, quoique celle du voisin ait de plus beaux yeux? J'ai trouvé qu'il y avait un sentiment réel et profond dans cette réponse.

Les gazettes françaises au Canada contiennent tous les jours de petits morceaux de littérature en prose ou en vers, ce qui ne se rencontre jamais dans les vastes colonnes des journaux anglais. Cette versification a l'ancien caractère de la versification française. Elle a un tour simple et naïf fort éloigné de nos grands mots, de l'emphase et de la simplicité affectée de notre littérature actuelle, mais elle roule sur de petites ou de vieilles idées.

31 août 1831.

Nous avons été aujourd'hui avec M. Neilson et un Canadien nommé M. Niger {?} sur la rive droite du Saint-Laurent jusqu'au village de Saint-Thomas⁷ situé à 10 lieues de Québec. C'est le point où le Saint-Laurent prend une largeur de 7 lieues, largeur qu'il conserve pendant l'espace

⁶ Les accolades remplacent les crochets qui apparaissaient dans l'édition de Mayer et qui marquaient ses interventions dans le texte édité. Ainsi, le lecteur ne confondra pas nos interventions, entre crochets, avec celles de Mayer.

⁷ Aujourd'hui Montmagny. La paroisse Saint-Thomas-de-la-Pointe-à-la-Caille a été fondée en 1678 et la municipalité du village de Montmagny a été érigée en 1845 et est devenue ville en 1883. (cf. *Noms et lieux du Québec*, p. 452, s. *Montmagny*)

de 50 lieues. Toutes les campagnes que nous avons parcourues sont admirables de fertilité; jointes au Saint-Laurent et aux montagnes du Nord, elles forment le plus complet et le plus magnifique tableau. * Les maisons sont *universellement* bien bâties. Elles respirent toutes un air d'aisance et de propreté. Les églises sont riches, mais riches de très bon goût. Leur décoration intérieure ne serait pas déplacée dans nos villes. Remarquez que c'est la commune elle-même qui s'impose pour établir son église. * Dans cette portion du Canada, on n'entend point l'anglais. La population n'est que française, et cependant lorsqu'on rencontre une auberge, ou un marchand, son enseigne est en anglais.

Remarques générales.

1^{er} septembre 1831 (9).

Nous avons remarqué par les conversations que nous avons eues avec plusieurs Canadiens que leur haine se dirigeait plus encore contre le gouvernement que contre la race anglaise en général. Les instincts du peuple sont contre les Anglais, mais beaucoup de Canadiens appartenant aux classes éclairées ne nous ont pas paru animés, au degré que nous croyions, du désir de conserver intacte la trace de leur origine, et de devenir un peuple entièrement à part. Plusieurs ne nous ont pas paru éloignés de se fondre avec les Anglais, si ceux-ci voulaient adopter les intérêts du pays. Il est donc à craindre qu'avec le temps et surtout l'émigration des Irlandais catholiques, la fusion ne s'opère. Et elle ne peut s'opérer qu'au détriment de la race, de la langue et des mœurs françaises.

Cependant il est certain {que} :

1) Le Bas-Canada (heureusement pour la race française) forme un Etat à part. Or, dans le Bas-Canada la population française est à la population anglaise dans la proportion de dix contre un. Elle est compacte. Elle a son gouvernement, son Parlement à elle. Elle forme véritablement un corps de nation distinct. Dans le Parlement composé de quatre-vingt-quatre membres, il y a soixante-quatre Français et vingt Anglais.

2) Les Anglais jusqu'à présent se sont toujours tenus à part. Ils soutiennent le gouvernement contre la masse du peuple. Tous les journaux français font de l'opposition, tous les journaux anglais sont ministériels, à l'exception d'un seul, *the Vindicator*, à Montréal; encore a-t-il été fondé par des Canadiens.

3) Dans les villes, les Anglais et les Canadiens forment deux sociétés. Les Anglais affichent un grand luxe; il n'y a parmi les Canadiens que des fortunes très bornées; de là, jalousie, tracasseries de petite ville.

4) Les Anglais ont dans les mains tout le commerce extérieur et dirigent en chefs tout le commerce intérieur. De là encore jalousie.

5) Les Anglais s'emparent tous les jours de terres que les Canadiens croyaient réservées à leur race.

6) Enfin les Anglais se montrent au Canada avec tous les traits de leur caractère national, et les Canadiens ont conservé tous les traits du caractère français (10).

Il y a donc fort à parier que le Bas-Canada finira par devenir un peuple entièrement français. Mais ce ne sera jamais un peuple nombreux. Tout deviendra anglais autour de lui. Ce sera une goutte dans l'océan. * J'ai bien peur que, comme le disait M. Neilson avec sa franchise brusque, la fortune n'ait en effet prononcé et que l'Amérique du Nord ne soit anglaise. *

2 septembre 1831.

* Nous avons vu un très grand nombre d'ecclésiastiques depuis que nous sommes dans le Canada. Il nous a semblé qu'ils formaient évidemment la première classe parmi les Canadiens. Tous ceux que nous avons vus sont instruits, polis, bien élevés. Ils parlent le français avec pureté. En général ils sont plus distingués que la plupart de nos curés de France. On voit dans leur conversation qu'ils sont *tout canadiens*. Ils sont unis de cœur et d'intérêts à la population et discutent très bien ses besoins. Ils nous ont paru cependant en général avoir des sentiments de *loyauté* envers le roi d'Angleterre, et soutenir en général le principe de la légitimité. Cependant l'un d'eux me disait : Nous avons tout à espérer maintenant, le ministère est *démocrate*. Ils font aujourd'hui de l'opposition, ils feraient certainement de la rébellion si le gouvernement devenait tyrannique. *Somme toute*, ce peuple-ci ressemble prodigieusement au peuple français. * Ou plutôt (11) ce sont encore des Français, trait pour trait, et conséquemment parfaitement différents des populations anglaises qui les environnent. Gais, vifs, railleurs, aimant la gloire et le bruit, intelligents, éminemment sociables, leurs mœurs sont douces et leur caractère serviable. Le peuple est en général plus moral, plus hospitalier, plus religieux qu'en France. Il n'y a qu'au Canada qu'on puisse trouver ce qu'on appelle un *bon enfant*⁸ en France. * L'Anglais et l'Américain est ou *grossier*, ou *glacé*. *

⁸ « *Bon enfant, bonne enfant*. Celui ou celle qui a bonne humeur, bon caractère.» (Bescherelle 1847)

Un paysan me disait : Si on en vient jamais aux mots, les Anglais ne sont pas blancs (12). » (pp. 215-219)

[18 juillet au 29 juillet 1831] «Comme nous traversions à notre retour la prairie [une de celle qui borde la Saginaw], nous remarquâmes que le Canadien qui nous servait de guide suivait un petit sentier tracé et regardait avec le plus grand soin la terre avant d'y poser le pied. «Pourquoi donc prenez-vous donc tant de précautions, lui dis-je; avez-vous peur de vous mouiller? – Non, répondit-il. Mais j'ai pris l'habitude quand je traverse les prairies de regarder toujours où je mets le pied afin de ne pas marcher sur un serpent à sonnettes. – Comment diable, repris-je, en sautant dans le sentier, est-ce qu'il y a ici des serpents à sonnettes? – Oh vraiment oui, répliqua mon Normand d'Amérique avec un imperturbable sang-froid, y en a tout plein. » Je lui reprochai alors de ne nous avoir pas avertis plus tôt. Il prétendit que comme nous portions de bonnes chaussures et que le serpent à sonnettes ne mordait jamais au dessus de la cheville du pied, il n'avait pas cru que nous courussions grand danger.

Je lui demandai si la blessure du serpent à sonnettes était mortelle. Il répondit qu'on en mourait toujours en moins de vingt-quatre heures, si on n'avait pas recours aux Indiens. Ceux-ci connaissaient un remède qui, donné à temps, sauvait, dit-il, le malade.

Quoi qu'il en soit, pendant tout le reste du chemin nous imitâmes notre guide et nous regardâmes comme lui à nos pieds. » (p. 385)

(1) Voir pour cette conversation et les suivantes, l'article *Canada* du cahier alphabétique A., pp. 210 ss. Cf. Pierson, *op.cit.*, p. 314.

(2) *Oeuvres VIII*, pp. 257 ss.; cf. Pierson, *op. cit.*, pp. 326 ss.

(3) Ces notes sur le Canada doivent être complétées par les conversations de Tocqueville qui se trouvent au cahier non-alphabétique [sic] I, les 24, 26 et 27 août 1831, pp. 78-85.

(4) Beaumont date cette note du 25 août. Cf. *Oeuvres VIII*, p. 253.

(5) *Oeuvres VIII*, pp. 253 ss.

(6) Cf. *Oeuvres VIII*, pp. 255 ss.

(7) Denisart (1712-1765), procureur du Châtelet et auteur de la célèbre *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, 6 vol., 1754-1756.

(8) Cf. ce volume pp. 80-85. Voir *Oeuvres VIII*, p. 261.

(9) L'édition Beaumont, t. VIII, p. 265, date ce passage du 3 sept. 1831.

(10) Ici figure encore dans l'édition Beaumont, t. VIII, p. 266-67 un passage de sept lignes qui, dans le texte de Tocqueville, figure au 2 sept. Nous avons respecté l'ordre du manuscrit de Tocqueville.

(11) Tout le passage suivant, entre les * figure ailleurs dans Beaumont t. VIII, p. 266; voir ce volume, p. 217, note 1. [c'est-à-dire ici la note 9]

(12) Beaumont, t. VIII, p. 263, explique cette phrase en la complétant. « Ils ont conservé aussi tous les idiotismes français. L'un d'eux me disait : Si on en vient jamais aux mots, les Anglais ne sont pas blancs.»